

**TNS**

**Théâtre  
National  
de Strasbourg  
École supérieure  
d'art dramatique**

**dossier  
pédagogique**  
saison 2003-2004

# Le Misanthrope

*de Molière*

*mise en scène de Stéphane Braunschweig*

création de la troupe du TNS

**Durée**

**Salle Bernard-Marie Koltès**

du 20 novembre au 20 décembre 2003

**Contact TNS**

Patrick Lardy

03 88 24 88 47

06 61 40 66 91 (de 10h à 21h, merci...)

**public2@tns.fr**

un dossier réalisé  
par le TNS

Site internet : [www.tns.fr](http://www.tns.fr)

# Le Misanthrope

De Molière

> *Création de la troupe du TNS*

*Mise en scène et scénographie Stéphane Braunschweig*

*Collaboration artistique*  
*Costumes*  
*Lumière*  
*Collaboration Lumière*  
*Assistanat à la mise en*  
*scène*

**Anne-Françoise Benhamou**  
**Thibault Vancraenenbroeck**  
**Marion Hewlett**  
**Patrice Lechevallier**  
**Pierre-Emmanuel Rousseau**

**Rencontre  
avec l'équipe artistique**

à l'issue de la  
représentation

dimanche 14 décembre

*Avec*  
**Claude Duparfait**  
**Thierry Paret**  
**Philippe Girard**  
**Maud Le Grévellec**  
**Pierre-Emmanuel  
Rousseau**  
**Isabelle Olive**  
**Claire Aveline**  
**Jean-Marc Eder**  
**Nicolas Pirson**  
**Hélène Schwaller**

*par ordre d'apparition*

*Alceste*  
*Philinte*  
*Oronte*  
*Célimène*  
*Basque*

*Eliante ( jusqu'au 14 décembre)*  
*Eliante (à partir du 16 décembre)*  
*Clitandre / Du Bois*  
*Acaste*  
*Arsinoé*

**Dates**

**Du jeudi 20 novembre au samedi 20  
décembre**

du mardi au samedi à 20h  
les dimanches 30 novembre et 14  
décembre à 16h

**Relâche**

*les lundis*  
*et les dimanches 23 novembre et 7  
décembre*

## Résumé

### Acte 1

Dans le salon de Célimène, Alceste, le misanthrope, reproche à son ami Philinte sa complaisance et l'amabilité artificielle qu'il témoigne à tous ceux qu'il rencontre. Il plaide pour une sincérité absolue en toutes circonstances et critique avec véhémence l'hypocrisie et les politesses intéressées. Philinte s'étonne, qu'avec de tels principes, son ami puisse aimer la coquette Célimène. Sincère jusqu'au bout, Alceste avoue à son ami qu'il vient justement trouver Célimène pour avoir avec elle une discussion décisive. Surgit alors Oronte, un gentilhomme vaniteux venu consulter Alceste sur un sonnet dont il est l'auteur. Alceste se retient autant qu'il peut, mais après quelques tergiversations, il s'exprime avec une franchise brutale : ce sonnet ne vaut rien. Les deux hommes se fâchent.

### Acte 2

Alceste a un entretien houleux avec Célimène. Il lui reproche d'avoir de trop nombreux prétendants. Célimène l'assure de son amour... Et Alceste fait une crise de jalousie. Froissée, la jeune femme coupe court à l'entretien. Un valet annonce l'arrivée d'Acaste et de Clitandre, deux « petits marquis ». Leurs médisances inspirent Célimène qui, se révélant femme du monde, dresse avec cruauté le portrait drolatique de plusieurs absents. Elle remporte donc un succès certain auprès des deux marquis ricaneurs et déclenche les foudres d'Alceste, qui se tournent vers... les deux importuns. Bafoué et ridicule, il est bien décidé à attendre le départ des marquis, mais un garde fait son apparition : la querelle avec Oronte s'envenime, Alceste est convoqué au tribunal des maréchaux.

### Acte 3

Acaste, satisfait de lui, confie à Clitandre la fierté qu'il éprouve de se sentir tant aimé de Célimène. Les deux hommes de Cour se découvrent ainsi rivaux tous deux sont convaincus de pouvoir en apporter rapidement la preuve. Ils s'engagent à être loyaux : celui qui le premier obtiendra une preuve décisive pourra exiger de l'autre qu'il se retire de la compétition. Célimène revient et on la prévient de l'arrivée de la prude Arsinoé. Avec une complicité faussement charitable, celle-ci informe Célimène de la fâcheuse réputation que suscite sa coquetterie. Célimène lui répond sur le même ton, en lui indiquant que sa pruderie et son austérité ne sont guère appréciées. Piquée au vif, Arsinoé bat en retraite et profite d'un tête-à-tête avec Alceste, qu'elle aime en secret, pour le détourner de sa rivale : elle lui promet de lui apporter la preuve de la trahison de la jeune femme.

### Acte 4

Éliante, cousine de Célimène, et Philinte discutent d'Alceste et évoquent son singulier caractère. Éliante avoue à Philinte qu'elle aime Alceste et Philinte lui avoue, que tout en respectant les sentiments qu'elle éprouve pour son ami, il espère qu'un jour elle l'aimera comme lui l'aime. Alceste, de son côté, est révolté par une lettre que Célimène a adressée à Oronte et qu'Arsinoé lui a montrée. Se croyant trahi par celle qu'il aime, il se tourne vers Éliante et lui demande de l'épouser. Célimène paraît. Elle subit les plaintes d'un Alceste furieux qui l'accuse de trahison mais elle parvient à retourner la situation à son avantage. La colère d'Alceste finit en déclaration d'amour. Leur réconciliation est interrompue par un valet qui vient chercher Alceste de toute urgence et l'informe des conséquences fâcheuses de son procès.

### Acte 5

Alors qu'il avait toutes les raisons de gagner son procès, Alceste l'a perdu. Cette fois, il décide de renoncer définitivement à la compagnie des hommes et souhaite avoir une dernière entrevue avec Célimène. Les petits marquis et Arsinoé entrent à leur tour dans la danse et accablent Célimène en donnant lecture de lettres reçues d'elle, grandement critiques pour chacun ! Clitandre, Acaste et Oronte se retirent en criant haut leur mépris pour la coquette. Alceste, lui, accepte de lui pardonner, à condition qu'elle s'engage à le suivre... hors du monde. Célimène refuse. Alceste part seul, non sans avoir approuvé l'union d'Éliante et de Philinte.

# À mi-chemin des répétitions

*Quelques notes sur Le Misanthrope de Molière*

**par Stéphane Braunschweig (septembre 2003)**

---

**« Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers. »**

Le Misanthrope de Molière commence par une violente scène de rupture. Alceste s'estime trahi par son ami Philinte, qui vient de traiter en « ami » une vague connaissance. Comment Alceste pourrait-il désormais continuer à croire en la sincérité de Philinte à son propre égard ? Tel un paranoïaque aux aguets, Alceste s'engouffre dans les vertiges du doute, du soupçon, de la méfiance, et c'est clairement dans une blessure narcissique que Molière ancre les grands discours moralistes d'Alceste sur la sincérité qu'on doit exiger en toute chose. Le désir de vérité d'Alceste traduit le désir de certitude qui hante son irrépressible et très impudique demande d'amour. Il n'en ira pas autrement avec Célimène : la jalousie malade d'Alceste ne distingue pas les sexes.

**« Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre, Le fond de notre cœur, dans nos discours, se montre. »**

Ce n'est sans doute pas dans ses manifestations extérieures que l'hypocrisie est dangereuse, et les flatteries condamnées par Alceste comme les pires de tous les vices semblent bien inoffensives. C'est par tout ce qu'elle recèle. L'hypocrisie cache, elle dissimule. Elle laisse l'autre hors d'atteinte, elle construit son mystère, sa fuite, son échappée. Le secret est une torture pour le paranoïaque qui voit partout des masques.

C'est pourquoi celui-ci n'a pas d'autre choix que de penser que le « fond du cœur » doit être toujours clair (pas d'ambivalence ou d'incertitude des sentiments, pas d'inconscient non plus) et que le « discours » est apte à l'énoncer, sans que jamais les mots puissent trahir les choses... Or cette aptitude quasi ontologique du langage à dire le vrai, cette transparence du langage que réclame Alceste, se heurte de plein fouet à cette langue d'alexandrins, qui oblige à rimer, à rythmer en douze pieds, et à tordre la syntaxe pour que rien n'en déborde. Alceste, sans le savoir, se débat dans cette langue qui nous apparaît déjà comme corruptrice de la pureté des sentiments, si tant est qu'elle existe. Mais Alceste veut y croire, aux sentiments purs, aux mots qui disent le vrai, et à son combat légitime contre toutes les corruptions.

**« Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein Est de rompre en visière à tout le genre humain. »**

Le dégoût d'Alceste pour tous les « vicieux » et tous les flatteurs de vicieux qui peuplent la cour de Louis XIV se traduit par une rage et une combativité qui le font se poser en champion unique de la vertu prêt à affronter rien moins que le genre humain tout entier. Évidemment le genre humain a pour lui les contours étroits de cette petite société aristocratique dont il fait lui-même partie, et l'on n'a pas vraiment l'impression qu'il ait les yeux ouverts sur le reste du monde. Et quand dans ses moments de découragement, il évoque son départ de la cour et sa fuite des salons, c'est un « désert » qu'il évoque. Entre la cour et le désert, rien qui vaille la peine. Le Misanthrope raconte les oscillations d'Alceste entre les hommes et le no man's land, et les efforts de son entourage pour qu'il reste parmi eux, efforts pour le calmer lorsqu'il se rue dans la logique de l'affrontement, efforts pour nourrir sa combativité lorsqu'il se place dans la logique de la fuite.

**« Je prends, tout doucement, les hommes comme ils sont, l'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font. »**

Le projet d'Alceste est de changer le monde, celui de Philinte de s'en accommoder. Ce qui les oppose n'est pas que le second trouverait les hommes meilleurs que le premier. Ils partagent au contraire une vision pessimiste du monde, mais tandis que le premier ne veut s'y résoudre, moins sans doute par amour de l'humanité que pour restructurer son narcissisme toujours menacé, le second – peut-être plus pessimiste encore et en cela vrai misanthrope — ne veut croire en aucun changement possible. La combativité de l'un n'a d'égale que la force d'inertie de l'autre, et le spectateur devrait trouver totalement désespérant que Philinte puisse avoir raison.

Et comment ne pas lui donner raison lorsqu'il rappelle à Alceste quelques règles élémentaires de savoir-vivre et à travers elles la nécessité pour l'homme de vivre en société. Non, on ne peut pas toujours dire aux gens « tout ce que d'eux l'on pense ». Sauf à risquer soi-même de s'en prendre plein la figure. Ou bien Alceste est totalement inconscient, ou bien il cherche les coups en retour de ceux qu'il veut donner, histoire de donner à son ego le plaisir de se poser en admirable victime. Ce n'est d'ailleurs pas sans mauvaise foi ni sans arrogance qu'il fonce dans le tas tel un petit David, dernier « frondeur » à vouloir ébranler un Goliath tout refait à neuf et pas prêt de s'écrouler : le système politique de Louis XIV, qui après l'épisode de la Fronde sort renforcé par la mise au pas de la noblesse. La mauvaise foi d'Alceste est peut-être le prix à payer paradoxal pour se poser en héraut de la sincérité ; elle trahit aussi le fait qu'Alceste lui-même sait son combat perdu d'avance (« j'aurai le plaisir de perdre mon procès »), et que sa combativité masque une logique victimaire, voire suicidaire.

**« Le monde, par vos soins, ne se changera pas. »**

Et comme tout le monde sait son combat perdu d'avance, sa radicalité apparemment maladroite, peut-être immature, qui ne souffre en tout cas aucun raffinement, éveille chez le spectateur, comme on le verra aussi chez Éliante, la sympathie pour les causes perdues. Les pourfendeurs de l'hypocrisie, c'est bien connu, trouvent crédit chez tous, même et surtout chez les hypocrites eux-mêmes. Ils sont la bonne conscience de tous ceux pour qui le pragmatisme est déjà un dévoiement de leur âme, ou qui n'ont pas assez confiance en leur pragmatisme pour ne pas craindre qu'on l'assimile à du cynisme.

On en oublierait presque ce puritanisme assez réactionnaire qui se manifeste chez Alceste, dans ses discours tout au moins. Car pour ce révolutionnaire « aux rubans verts », changer le monde, c'est revenir en arrière, aux valeurs traditionnelles qui ont animé les chevaliers d'antan : honneur, mérite, vertu sont des mots qu'Alceste ne se lasse pas de répéter. On est, sous couvert de dissidence politique, dans une véritable entreprise de redressement moral, et l'on comprend bien que le camp des (vrais ou faux) dévots — en la personne d'Arsinoé (et peut-être aussi en celle de l'inquiétant Oronte) — puisse vouloir rallier à lui cet Alceste aux allures de franc-tireur. Comme Shakespeare, Molière a des comptes à régler avec les puritains (la querelle du Tartuffe n'a fait qu'aviver la plaie), et il oppose la plus grande méfiance à ces cœurs purs et ces âmes intègres qui se mêlent de régenter les cœurs et les corps des autres. Libre à chacun de se croire un cœur pur (et de s'aveugler à bon compte), mais l'exiger de tous et faire ainsi sauter les cloisons des sphères publique et privée, cela s'inscrit dans une logique de prise de pouvoir où la revalorisation exclusive de l'éthique vient disqualifier tout projet politique (ou, selon les époques, combler le vide politique creusé par le tout-économique), logique de pouvoir dont Molière, aujourd'hui pas plus qu'en son temps, n'aurait été dupe.

Molière n'a pas mis Alceste au nombre des dévots, mais il montre à travers lui, comment le « pur » comme héraut de sa propre pureté est un homme de pouvoir (qu'il le sache bien lui-même ou pas), qui lutte contre tout ce qui lui échappe et ne peut que nier à l'autre sa liberté. Et comment faire mieux éclater cela qu'en plaçant Alceste devant Célimène, devant l'énigme Célimène ?

**« Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?  
Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr lui-même. »**

La volonté de maîtrise d'Alceste se retrouve impuissante devant une toute autre logique de pouvoir, qui chez Célimène s'appuie sur les incertitudes et les ambivalences de son cœur. Il y a en elle une sorte d'opacité qui vient ruiner l'exigence de transparence d'Alceste. Pourtant Célimène ressemble à Alceste : chez elle aussi la demande d'amour est forte ; en témoignent son salon et les multiples relations bilatérales qu'elle entretient avec ses amants déclarés. Et son « principe d'incertitude », qui ne souffre aucune concession et qui semble constituer pour elle, dans ce monde, la meilleure défense de sa liberté de femme, s'ancre lui aussi dans un narcissisme sans bornes, source à la fois de superficialité et de cruauté dans ses amours. Mais sa demande d'amour, à elle, reste toujours informulée, et cette virtuose des alexandrins semble jouer avec le feu du langage en sachant bien que le langage n'est qu'un jeu, mais c'est aussi un jeu que d'aucuns peuvent prendre au sérieux et qui peut la conduire, comme Alceste, à s'en prendre plein la figure. À la « radicalité » d'Alceste (son besoin de certitude et de possession de l'autre) s'oppose celle de Célimène (son refus de l'engagement), mais loin de se repousser, elles semblent s'attirer comme des aimants contraires, comme si chacun, dans ce face-à-face, cherchait paradoxalement à échapper à sa propre incomplétude, et éviter ainsi l'expérience de l'amour.

« Comme jaloux, je souffre quatre fois : parce que je suis jaloux, parce que je me reproche de l'être, parce que je crains que ma jalousie ne blesse l'autre, parce que je me laisse assujettir à une banalité : je souffre d'être exclu, d'être agressif, d'être fou et d'être commun. »

Roland Barthes, *Fragment d'un discours amoureux*.

# Une lettre d'explication au Misanthrope de Molière

**par Stanley Cavell**

---

Cher Alceste,

[...] Ma conviction, je ne vous le cacherai pas, est que votre position est indéfendable sur le plan intellectuel. Que pouvez-vous vraiment dire de plus pour votre cause, sinon que la société humaine est toute entière spectacle, artifice, insincérité, dissociations entre le public et le privé, entre l'intérieur et l'extérieur ? Et est-il vraiment nécessaire de vous répondre autrement qu'en vous concédant que c'est là [...] l'essence même du monde civilisé ; et en vous demandant de — quoi ? Non, ne disons pas d'aimer la civilisation ou de la quitter. En vous demandant plutôt de ne pas être illogique : si vous décidez de vous joindre à la race humaine — ou, dirais-je plutôt, de prendre votre place dans la société —, alors ne vous plaignez pas de ne pas rejoindre par ce geste le monde de la nature. Nul besoin de nier que quelque chose est perdu dans cette décision. Mais avez-vous besoin de nier que quelque chose est gagné, quelque chose d'éminemment humain ? Voir les deux côtés en même temps, c'est grandir, chose que je vous conseille de tout coeur.

Pourquoi l'affaire ne s'arrête-t-elle pas là ? [...] Le problème n'est pas tant de savoir pourquoi vous n'êtes pas convaincu par les arguments des autres alors qu'ils sont meilleurs. Ce genre d'impasses n'a rien de nouveau dans les affaires humaines. Le problème est plutôt de comprendre pourquoi il importe aux autres que vous ne soyez pas convaincu. Vous n'avez pas de pouvoir. Quelle prise avez-vous sur eux ? Que représentez-vous pour eux ? [...] Je continuerai [...] à affirmer que le fait le plus significatif, le mystère de votre misanthropie, c'est que Célimène vous aime, qu'ils vous aiment tous, d'Arsinoé à Philinte ; qu'ils ne vous laissent pas tomber, qu'au contraire à la fin de la pièce ils sortent vous chercher. Tout comme s'ils pensaient que vous avez raison, même si vous êtes dans le faux, et comme s'ils ne pouvaient pas désirer vivre sans cela que vous signifiez pour eux. Alors quoi ? Ils vous trouvent trop difficile ou trop dur. Est-ce votre problème, ou le leur ? [...]

Traduction *Sarah Hirsh Müller*

# Molière ou l'essence du génie comique

**Par Ramon Fernandez**

---

Il y avait deux hommes en lui : un bourgeois prudent quoique passionné, raisonnable quoique bousculé, dans les moments de vigueur et de confiance ; un cynique lucide et d'une amertume étouffée dans les moments de fatigue et de désespoir. Mais il n'aimait pas le cynisme, il n'aimait pas le désespoir. Un fond de vigueur lui rendait la souffrance plus intolérable qu'à un autre. Et jamais son jugement ne céda. Cet homme plein d'humeur et plein d'impatience ne se laissa jamais duper par lui-même. Toutes les fois que nous voulons, en nous changeant nous-mêmes, changer quelque chose dans le monde, toutes les fois que, n'ayant plus rien à perdre, nous parions sur nos passions, toutes les fois que nous faisons l'aveugle pour avoir plus de lumière, Molière nous gêne, nous paralyse, et nous choisissons de dire qu'il nous rapetisse. Mais sa méthode est incomparable pour déceler les faux progrès, les fausses révolutions, pour dénoncer l'attachement à tout prix à soi-même, pour révéler ce qu'il y a d'inchangeable dans l'homme intérieur et dans l'homme social. Je doute que le plus délicat, le plus subtil, arrive à se connaître parfaitement sans le secours de Molière. S'il fallait résumer son enseignement je dirais qu'il enseigne l'art incroyablement difficile de se voir malgré soi. De telles lumières sont bien autre chose, et d'une bien autre qualité que cette morale du juste milieu dont on nous rebat les oreilles. La morale de Molière ne pourrait à aucun prix former un humanisme complet ; mais aucun humanisme, jamais, ne sera complet sans Molière.

Ramon Fernandez, *Molière ou l'essence du génie comique*,  
Grasset, 1979



## L'homme et son image

### Jean de La Fontaine

---

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux  
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :  
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,  
Vivant plus que content dans son erreur profonde.  
Afin de le guérir, le sort officieux  
Présentait partout à ses yeux  
Les conseillers muets dont se servent nos dames :  
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,  
Miroirs aux poches des galants,  
Miroirs aux ceintures des femmes.  
Que fait notre Narcisse? Il se va confiner  
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,  
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.  
[...].  
On voit bien où je veux venir.  
Je parle à tous; et cette erreur extrême  
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.  
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;  
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,  
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes [...]

## Vices ordinaires

### par Judith Shklar

---

La démocratie dans le contexte quotidien [...] n'est pas le produit de la sincérité. Elle repose sur l'assomption feinte que nous devons nous parler comme si nous ne tenions aucun compte de nos positions sociales respectives. Et cela, bien entendu, n'est pas vrai. Nous ne sommes même pas tous persuadés que tous les hommes ont droit à un minimum de respect. Il n'y en a que certains parmi nous à le croire. Mais la plupart d'entre nous agissent comme si nous le croyions véritablement et c'est cela qui compte. Nos manières sont tout aussi artificielles qu'elles l'étaient à Versailles à l'époque de Molière mais elles sont infiniment plus démocratiques.

*Les Vices ordinaires*, PUF, 1989

## Le Silence de la liberté (le Misanthrope)

par Georges-Arthur Goldschmidt

---

Si Dom Juan était la proclamation de la liberté, si Tartuffe en était la dissimulation, il n'en reste pas moins que tous deux exprimaient un même conflit fondamental avec le monde auquel ils jetaient le même défi. Or, ce même conflit, mais sous une autre forme, est aussi ce qui caractérise Alceste dans *Le Misanthrope*. Tout se passe comme si, à travers le théâtre de Molière, le même thème était repris sous des manifestations diverses, comme si la même inquiétude empruntait des voies différentes comme si ayant essayé là, il essayait ailleurs, renouvelant incessamment la même démarche. Au bout du compte, le contenu des pièces et des personnages est le même. Il est paradoxal et étrange qu'on ait si peu vu ce souffle unique, cette même respiration qui anime Molière, un unique désir qu'aucune pièce n'épuise et qui de pièce en pièce, ne peut que recommencer.

Cependant il ne fait pas de doute que l'œuvre de Molière comporte des séries, des groupes de pièces où tel ou tel versant de sa propre pensée occupe davantage de place. *Dom Juan*, *Tartuffe*, *Le Misanthrope* constituent ainsi une sorte de versant déclinant, allant du défi à la dissimulation et de celle-ci au silence d'Alceste. Or, se borner à un tel classement serait aussi se faire une idée trop morcelée de l'unité de la pensée de Molière, car *Le Misanthrope*, on le sait, notamment dans les scènes 2 et 3 de l'Acte IV est une reprise presque textuelle du *Don Garcie de Navarre*. Il se pourrait bien qu'une telle reprise soit tout autre chose que fortuite, et qu'elle montre, au contraire la constante unité du théâtre de Molière. Dom Juan, en effet, peut aussi bien être Tartuffe qu'il peut être Alceste : ce sont les trois mêmes visages de la même conscience de soi. Or Don Garcie en était la préfiguration, conscience *éloignée*, différenciée du monde, il étouffait en lui-même sans cependant trouver les issues ménagées par Alceste, Tartuffe ou Dom Juan.

Cette conscience se vit, se marque, s'affirme dans son conflit avec le monde, tant dans *Dom Juan* que dans *Tartuffe*. Or ce conflit lui-même importe bien moins que la conscience qu'il fait apparaître. Dans *Le Misanthrope*, ce conflit avec le monde se révèle pour la même conscience sous son aspect douloureux : c'est pourquoi l'on peut dire que, psychologiquement, *Le Misanthrope* fait suite à *Tartuffe* : Alceste n'est qu'un Tartuffe désabusé.

[...]

Pour Alceste, le langage doit être proportionnel au contenu de la conscience, or, ce dont il apporte, exactement comme Tartuffe, la démonstration c'est de cette permanente non-coïncidence du langage et du contenu de conscience : dans *Tartuffe* et dans *Le Misanthrope*, on le voit, la démonstration est la même.

L'exigence de sincérité d'Alceste

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur

décèle, tout comme le faisait la dissimulation de Tartuffe, que le langage est emprunté. Alceste et Tartuffe savent la même chose : c'est à dire l'insincérité du langage ; si leurs fins, naturellement, sont différentes, leur constatation est identique à leur démarche symétrique.

Lorsque Alceste dit à Philinte que :

... *c'est une chose indigne, lâche, infâme*  
*de s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;*

il dit en un vers d'ailleurs admirable, avec la plus grande netteté, ce dont il s'agit pour lui : ne pas trahir son âme, c'est à dire joindre l'âme et le langage, trouver une expression rendant exactement compte de l'âme et qui puisse lui équivaloir. Or le langage de Philinte est trahison d'âme : c'est poser tout le problème de la vérité et c'est le poser à la manière même de Tartuffe, mais inversement. En Philinte, Alceste détecte *l'invrai*, tout comme Tartuffe se sert de cet *invrai* pour capter Orgon : fondamentalement c'est pourtant la même vérité qui est révélée, vérité que le langage ne transcrit jamais.

Or, qu'est-ce que *Le Misanthrope*, sinon la démonstration croissante de « l'invérité » du langage ? Ce n'est pas tant le problème du mensonge qui est posé que celui de la non-coïncidence –ici volontaire– entre le langage et son objet. Si Alceste s'insurge à un tel point contre « les obligeants diseurs d'inutiles paroles » c'est que le langage, lui semble-t-il, est détruit dans sa fonction même si on l'emploie de la même façon pour tout le monde, indistinctement pour toutes les circonstances.

Nous touchons ici, peut-être, à un point essentiel (...) à savoir *l'insécurité fondamentale de la certitude de soi*. Philinte, à l'évidence ne confère en rien à ses paroles l'importance que leur donne Alceste ; le langage que parle Philinte ne semble pas impliquer l'existence même de celui-ci. Il n'en va justement pas de même pour Alceste. Pour lui le langage doit correspondre en tout point à l'intensité même de son sentiment de l'existence. Le langage et le sentiment de l'existence, c'est à dire la plénitude de la conscience doivent s'équivaloir : l'un doit très exactement faire passer l'autre ; or ce que montre justement le théâtre de Molière, pièce après pièce, c'est qu'il n'en est rien, c'est que le langage est bien celui de Philinte, qu'il est à la lettre façon de parler. S'il n'en était pas ainsi, ne l'oublions pas, le théâtre n'existerait pas. Le théâtre n'est que traduction du langage impossible.

Or ce que veut Alceste, précisément, il le dit avec netteté :

*Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,*  
*Le fond de notre cœur, dans nos discours, se montre ;*

extrait de Georges-Arthur Goldschmidt,  
*Molière – La liberté mise à nu*, Juillard, 1973

# La maladie morale d'Alceste

Par Paul Bénichou

---

Il n'y a rien à ajouter ni à changer à la fameuse critique que Rousseau a faite du *Misanthrope* dans sa *Lettre à d'Alambert* : il est vrai que Molière, tout en donnant à son personnage le langage de la vertu idéale, l'a montré exagérément sensible à ses misères personnelles, embarrassé dans l'application de ses principes et ridiculement violent dans des bagatelles. Il a transformé un débat général, dont la société pouvait sortir mal en point, en un débat intime dont celui-là seul qui en est le théâtre sort ridicule. « Le Misanthrope et l'homme emporté, dit Rousseau, sont deux caractères différents : c'était là l'occasion de les distinguer. » Molière a bel et bien confondu le misanthrope vertueux, qui selon Rousseau devait convaincre d'infamie la société, et l'homme emporté et faible que son tempérament rend simplement inférieur à la vie sociale. « Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme », admet Rousseau qui décrit lui-même, avec une justice et une pénétration plus fréquentes chez lui qu'on en veut bien le dire, les circonstances affectives souvent déplorables de la misanthropie même vertueuse. Mais enfin, tout est une question d'accent, et il s'agit de savoir si l'on insiste sur la valeur des aspirations générales, ou sur la présence des conflits intimes. Rousseau a bien vu que Molière disqualifiait le misanthrope de façade par la révélation du misanthrope secret et de ses faiblesses : la manière dont il a façonné son Alceste est à elle seule une véritable argumentation contre la vertu exigeante et réformatrice.

La maladie morale d'Alceste et les vices de caractère qui forment le fond de sa passion pour la vertu apparaissent, plus indiscutables qu'ailleurs, dans son comportement amoureux. L'amour est ici, une fois de plus, le miroir de toute la vie. Alceste peut entrer dans la catégorie des jaloux moralisants dont le théâtre de Molière renferme tant de peintures. Les scènes qui l'opposent à Célimène reproduisent jusqu'à un certain point celles où une coquette bafoue un baron ridicule. Dès la première scène, le misanthrope se voit comparé par Philinte au Sganarelle de *L'École des maris*, dont pourraient le rapprocher son refus de suivre les usages, sa nostalgie du vieux temps et sa haine du bel esprit, enfin sa jalousie bourrue et injurieuse. Ignorant jusqu'aux moindres précautions de la galanterie, il fait rire malgré lui un public façonné aux prévenances et aux soumission du bel amour :

*Oui je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,  
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,  
Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,  
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,  
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice  
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,  
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,  
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.*

(*Le Misanthrope*, Acte IV, scène 3)

Ce langage est bien proche d'Arnolphe. Mais la vérité profonde d'Alceste, si égoïste et accaparant qu'il soit, est dans sa faiblesse, dans la sincérité enfantine de sa douleur. C'est un tyran bien démuni, et d'avance défait, en qui on chercherait en vain la moindre trace de cette suffisance si tenace chez les barbons. Aussi, tandis que les barbons représentent aisément les principes conservateurs, tandis qu'ils prêchent toujours le maintien des contraintes traditionnelles, Alceste brandit la revendication subversive de justice et de vérité comme l'arme habituelle et vengeresse des faibles. Mais,

si sa droiture et sa faiblesse le rendent sympathique, sa droiture n'en souffre pas moins à nos yeux de n'être que le remède et le complément de sa faiblesse. Ce n'est pas par hasard qu'il a choisi Célimène : avide d'émouvoir et d'accaparer un cœur, et persuadé secrètement de n'y pouvoir réussir, il s'est fixé justement à la femme la mieux faite pour lui faire sentir son échec, et pour justifier la colère moralisante par laquelle il essaye de compenser cet échec. Ce mécanisme, à la fois touchant et vain, est exactement le même qui le conduit dans la vie sociale ; peu propre à soutenir la lutte pour la vie, faible, chagrin, trop juste et trop injuste, il recherche à plaisir les situations mortifiantes, pour s'y repaître de sa colère et de sa nostalgie du bien :

*Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;  
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester  
Contre l'iniquité de la nature humaine,  
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.*  
(*Le Misanthrope*, Acte V, scène 1)

Molière a bien pris soin de mettre en relief dans Alceste tout ce qui peut, en le rendant ridicule, dissiper le bien-fondé de sa révolte : cet égoïsme puéril et désarmé, cette fuite constante dans la bouderie, ce désir de solitude qui dissimule mal la douleur d'être trop seul, ce langage démesuré qui trahit plus de dépit que de vertu, ces exhibitions constantes de sa colère, par lesquelles il discrédite même son bon droit, tout cela fait bien d'Alceste le personnage divertissant que voyaient en lui les contemporains.

Extrait de Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*,  
Folio Essais, (première édition : Gallimard 1948).

# La folie d'Alceste

## selon Jacques Lacan

---

Plus plaisant à mon goût, j'évoquerai l'Alceste de Molière. Non sans faire d'abord la remarque que le fait qu'il n'ait cessé d'être un problème pour nos beaux esprits nourris d' « humanités » depuis son apparition démontre assez ce que ces choses-là que j'agite ici, ne sont point aussi vaines que les dits beaux-esprits voudraient le faire accroire, quand ils les qualifient de pédantesques, moins sans doute pour s'épargner l'effort de les comprendre que les douloureuses conséquences qu'il leur faudrait en tirer pour eux-mêmes de leur société, après qu'ils les auraient comprises.

Tout part de ceci que la « belle âme » d'Alceste exerce sur le bel esprit une fascination à laquelle il ne saurait résister en tant que « nourri d'humanités ». Molière donne-t-il donc raison à la complaisance mondaine de Philinte ? Est-ce là Dieu possible ! s'écrient les uns, tandis que les autres doivent reconnaître, avec les accents désabusés de la sagesse, qu'il faut bien qu'il en soit ainsi au train où va le monde.

Je crois que la question n'est pas de la sagesse de Philinte, et la solution peut-être choquerait ces messieurs : c'est qu'Alceste est fou et que Molière le montre comme tel, – très justement en ceci que dans sa belle âme il ne reconnaît pas qu'il concourt lui-même au désordre contre lequel il s'insurge.

Je précise qu'il est fou, non pas pour aimer une femme qui soit coquette ou le trahisse, ce que nos doctes de tout à l'heure rapporteraient sans doute à son inadaptation vitale, – mais pour être pris, sous le pavillon de l'Amour, par le sentiment même qui mène le bal de cet art des mirages où triomphe la belle Célimène : à savoir ce narcissisme des oisifs qui donne la structure psychologique du « monde » à toutes les époques, doublé ici de cet autre narcissisme, qui se manifeste plus spécialement dans certaines par l'idéalisation collective du sentiment amoureux.

Célimène au foyer du miroir et ses adorateurs en un rayonnant pourtour se complaisent au jeu de ces feux. Mais Alceste non moins que tous, car s'il n'en tolère pas les mensonges, c'est seulement que son narcissisme est plus exigeant. Certes il se l'exprime à lui-même sous la forme de la loi du cœur :

*Je veux qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.*

– Oui, mais quand son cœur parle, il a d'étranges cris. Ainsi quand Philinte l'interroge :

*Vous croyez donc être aimé d'elle ?  
– Oui parbleu ! répond-il.  
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.*

Réplique dont je me demande si de Clérambault ne l'aurait pas reconnue comme tenant plus du délire passionnel que de l'amour.

Et quelque répandu que soit, dit-on, dans la passion le fantasme de l'épreuve d'une déchéance de l'objet aimé, je lui trouve chez Alceste un accent singulier :

*Ab ! rien n'est comparable à mon amour extrême,  
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,  
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.  
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,  
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,  
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien...*

Avec ce beau vœu et le goût qu'il a pour la chanson : « J'aime mieux ma mie », que ne courtise-t-il la bouquetière ? Mais il ne pourrait pas « montrer à tous », son amour pour la bouquetière, et ceci donne la clef véritable du sentiment qui s'exprime ici : c'est cette passion de démontrer à tous son unicité, fût-ce dans l'isolement de la victime où il trouve au dernier acte sa satisfaction amèrement jubilatoire.

Quant au ressort de la péripétie, il est donné par le mécanisme que, bien plutôt qu'à l'auto-punition, je rapporterai à l'agression suicidaire du narcissisme.

Car ce qui met Alceste hors de lui à l'audition du sonnet d'Oronte, c'est qu'il y reconnaît sa situation, qui n'y est dépeinte que trop exactement pour son ridicule, et, cet imbécile qu'est son rival, lui apparaît comme sa propre image en miroir ; les propos de furieux qu'il tient alors trahissent manifestement qu'il cherche à se frapper lui-même. Aussi bien chaque fois qu'un de leurs contrecoups lui montrera qu'il y est parvenu, il en subira l'effet avec délices. [...]

Quittons d'un dernier regard Alceste qui n'a pas fait d'autre victime que lui-même et souhaitons-lui de trouver ce qu'il cherche, à savoir :

| *sur la terre, un endroit écarté,*  
| *Où d'être homme d'honneur, on ait la liberté,*

pour retenir ce dernier mot. Car ce n'est pas seulement par dérision que l'impeccable rigueur de la comédie classique le fait surgir ici.

La portée du drame qu'elle exprime en effet, ne se mesure pas à l'étroitesse de l'action où elle se noue, et tout comme l'altière démarche de Descartes dans la Note secrète où il s'annonce sur le point de monter sur la scène du monde, elle « s'avance masquée ».

J'eusse pu, au lieu d'Alceste, rechercher le jeu de la loi du cœur dans le destin qui conduit le vieux révolutionnaire de 1917 au banc des accusés des procès de Moscou. Mais ce qui se démontre dans l'espace imaginaire du poète, vaut métaphysiquement ce qui se passe de plus sanglant dans le monde, car c'est cela qui dans le monde fait couler le sang.

Ce n'est donc pas que je me détourne du drame social qui domine notre temps. C'est que le jeu de ma marionnette manifesterà mieux à chacun le risque qui le tente, chaque fois qu'il s'agit de la liberté.

Car le risque de la folie se mesure à l'attrait même des identifications, où l'homme engage à la fois sa vérité et son être.

Jacques Lacan, « Propos sur la causalité », *Écrits*, pp. 174-175.